La faculté d'Assas est un temple de l'enseignement pour les futurs juristes et son parvis une zone de droit relatif.

C'est un studieux établissement au cœur du 6e arrondissement qui accueille le populaire et bigarré magasin Tati. Enfin,  accueillait.

La loi 44/86 du 30 septembre 1986 relative à l'état de siège et l'état d'urgence avait dû y inspirer de nombreux mémoires, sur la restriction des libertés publiques et l'incidence pour les territoires de Wallis et Futuna, Mamie Nova et les Gremlins.

Une faculté d'excellence qui dispense un enseignement de pointe et où Thierry rode, le samedi en fin de matinée, avec un cruciforme. Peu bricoleur de nature, il nourrit une passion pour cette enclave des fafs du GUD et son vivier de proies potentielles à dépouiller à la sortie des cours d'amphi. Le cruciforme présente l'avantage de ne pas entrer dans la catégorie des armes, proprement dit. Même si les flics ne sont pas dupes sur ses talents de plombier, il a toujours plus de chances de s'en tirer qu'avec les 22 cm de lame de son Opinel N°13.

Il n'a jamais dépouillé les filles, ni à Assas ni ailleurs. Un choix économique contestable autour de cette fac où pullulent de jeunes étudiantes parfaitement *mises* et affairées. Elles avaient toutes reçu la même gratification des parents pour leurs prouesses en amphi : un costume de princesse composé d'un carré de soie, d'un Barbour et d'une paire de mocassins Weston. C'est en série.

Chiffonné par ce choix, j'avais demandé à Thierry ce qui motivait cette exception, qui m'échappait. « Question de principe », m'avait-il dit, sans plus. Thierry, principes. Principes, Thierry. Ok... « j'comprends pas trop bien, en fait, là ».

Pas fou, Thierry ne restait jamais planté sur le parvis ou les fafs l'auraient massacré. Il était mobile comme un gendarme. Il repérait, suivait puis isolait sa proie.

L'heureux gagnant, généralement un sage étudiant-à-sacoche, passait brutalement de la notion théorique d'état d'urgence en France depuis 1955 à la sienne, plus pressante.

Collé contre un mur, un cruciforme devant l'oeil, il donnait généralement tout voire plus : portefeuille, montre, stylo de valeur, tickets, l'adresse de Jean Moulin sur Lyon si Thierry la lui demandait.

Le gars repartait physiquement indemne, mais en titubant, sonné dans une autre dimension, exactement comme les mecs après les attentats.

Pas la fin du monde, l'étudiant de cette enclave «  populaire  friendly » aura tout le loisir de minauder en amphi sur les nuances de l'état d'urgence « réservé aux situations de moindre gravité ».

Bingo ! Thierry a fait bénéficier ton mémoire d'un *upgrade,* sur l'état de siège.

Il y a des fois où ça se passait nettement moins bien, sous terre notamment. J'avais assisté en direct au « dépouillage » en règle d'un pauvre punk tout mou dans le métro à Châtelet. Ils lui avaient arraché son blouson, un Ideal assez recherché. Le punk avait aussi écopé d'un nombre incalculable de coups de genoux dans la tête. Il était ressorti entièrement gondolé à la station suivante. Thierry n'avait même porté le paletot du gars. C'était gratuit. Assez écœurant, en fait.

Thierry a cessé de dépouiller à Assas quand la concurrence est devenue insupportable et la discrétion compromise. Les juifs du Betard venaient prélever leur dîme de skins et les zoulous descendaient se dégourdir en bandes depuis que cette bonne adresse avait été éventée.

L'artisanat au cruciforme était voué à disparaître.